

ESSAYISTE

Louis de Diesbach

Entretien Bosco d'Otreppe

La mort du libéralisme ?

Les Gafam, ces grands empereurs du numérique (Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft) menacent-ils le libéralisme ? C'est la question que pose Louis de Diesbach. En étouffant notre liberté, en nous empêchant de poser des choix éclairés, les technologies numériques brident notre autonomie, argumente-t-il. Or, "en niant le sujet, en allant vers plus de contrôle et de suivi, c'est le libéralisme que l'on tue, et en substituant la manipulation à la réflexion, ce sont les libertés individuelles que l'on envoie à l'échafaud". Le constat pourrait donc être paradoxal : les rejets du capitalisme libéral seraient les ennemis du libéralisme lui-même.



Biographie

► **Un second diplôme.** "J'ai suivi des études en sciences de gestion, puis je me suis inscrit à un master en éthique et philosophie à l'ULB. Ce fut une révélation : ce second cursus m'a ouvert les yeux et passionné", raconte Louis de Diesbach, jeune belge de 31 ans. Depuis son diplôme, il n'a pas décroché de la philosophie et travaille désormais dans la gestion et l'éthique des données pour le Boston Consulting Group (cabinet international de conseil en stratégie).
► **Un premier essai.** Après avoir signé plusieurs textes pour différents médias (dont *La Libre*), il publie cette année son premier ouvrage intitulé *Liker sa servitude*. La question que Louis de Diesbach y aborde "n'est pas de savoir si Facebook nous manipule, mais de comprendre comment et pourquoi nous tolérons paisiblement qu'il le fasse", écrit en préface l'auteur français Olivier Sibony. Bien que l'ouvrage aurait mérité un travail d'éditeur plus précis afin de le resserrer un peu, il offre un regard passionnant sur les techniques des algorithmes, les failles et les paresse de notre cerveau qui permettent aux réseaux sociaux d'étendre leur empire. Il conclut aussi sur un bel éloge de l'errance, de la liberté et de la vulnérabilité qui font le sel et la grandeur de notre humanité.

Avant tout, vous établissez une distinction entre notre liberté externe et notre liberté interne. Comment comprendre cette distinction ?

La liberté externe, c'est la liberté qui est accordée ou non par exemple par un État. C'est notamment l'absence de contraintes physiques. La liberté interne, c'est notre liberté intérieure, notre capacité à poser des choix éclairés et en conscience. C'est à elle que s'attaquent les réseaux sociaux. Facebook n'est pas un régime totalitaire, mais il nous pousse insidieusement à penser telle ou telle chose en nous proposant des contenus particuliers. Il nous connaît par cœur, dicte nos émotions, nous encourage à lire, partager, liker ou commenter des contenus précis.

Et pourquoi fait-il cela ? Pourquoi les réseaux sociaux ont-ils un intérêt économique à nous voir passer un maximum de temps devant notre écran ?

En raison de ce que l'on appelle l'économie de l'attention et le capitalisme de surveillance. Plus nous restons sur un réseau, plus nous interagissons avec lui et plus nous lui livrons des informations et des données : ce que nous aimons, ce qui nous indignent, ce qui nous passionne... Un réseau social sait tout et souhaite tout savoir afin de vendre des espaces publicitaires à des annonceurs, et nous faire acheter à peu près tout. Leur modèle économique repose donc sur la surveillance des individus afin de leur proposer la meilleure pu-

blicité, au meilleur moment, dans la meilleure émotion.

C'est pour cela qu'ils jouent constamment avec nos émotions ?

Des recherches en psychologie cognitive et en économie comportementale montrent en effet que plus nous ressentons une émotion, plus nous nous engageons et dépensons. Les réseaux mettent donc en avant des contenus qui hystérisent le débat et le clivent, qui jouent sur l'empathie, qui nous surprennent, nous indignent, nous enthousiasment ou nous révoltent. Notez que ce sont aussi des idées politiques que les réseaux peuvent nous proposer. On sait que le cabinet britannique d'analyse de données Cambridge Analytica a diffusé du contenu approprié en 2010 pour peser sur l'élection à Trinidad-et-Tobago. Ces réseaux et leur technique – comme le répète le philosophe Éric Sadin – peuvent désormais "orienter l'action humaine".

Mais comment font-ils pour nous tenir dans leurs filets et faire en sorte qu'on leur livre notre vie, nos passions, nos idées et nos croyances au fil de nos clics ?

Les concepteurs des réseaux sociaux s'appuient sur différentes techniques neurologiques et cherchent à répondre à des besoins qui sont profondément inscrits en nous : la sociabilité, notre

souci de nous sentir entourés d'une communauté qui partage nos croyances... Ils se fient aussi à des techniques de manipulation utilisées par exemple dans les casinos afin de monopoliser l'attention des utilisateurs et de profiter de leur vulnérabilité psychologique. Cette absence de contrôle de soi qu'ils encouragent a notamment été étudiée par Burrhus Frederic Skinner (1904-1990), professeur de psychologie à Harvard. Ce chercheur avait installé dans la cage de rats un petit levier qui leur donnait de la nourriture dès que l'on appuyait dessus. Il observa que quand le levier ne fonctionnait pas systématiquement de la même façon (qu'il délivrait de la nourriture de manière aléatoire) ce rapport à l'inconnu rendait les rats absolument fous, au point que ces derniers actionnaient le levier presque en permanence, même quand ils n'avaient pas faim. Quand nous scrollons, c'est la même chose qui se passe. Nous ne savons pas ce qui va apparaître sur notre écran et cette imprévisibilité crée une dépendance (c'est un mécanisme identique qui rend des gens accros à des machines à sous ou à des jeux vidéo).

Vous écrivez que l'addiction aux réseaux sociaux est comparable à l'addiction au tabac ou à l'alcool...

D'un point de vue médical, les symptômes sont similaires. Et de plus en plus d'études soulignent une corrélation entre l'utilisation des réseaux so-

EXTRAITS DU DERNIER CHAPITRE

"Avant de conclure, on est en droit de se demander ce qui motive un tel effort, une telle détermination à vouloir empêcher la technologie de toujours nous 'devancer d'un pas', d'écrire à notre place, de nous éviter le moindre écart, la moindre erreur."

"La gouvernamentalité algorithmique ne cesse de gagner du terrain sur nos vies et nos habitudes. Elle exclut le probable, l'incertain, la potentialité radicale qui fait de nous des créatures imprévisibles, étonnantes, libres."

"Le hasard disparaît, le vide et l'inconnu sont abolis alors qu'ils étaient encore, jusqu'il y a peu, tenus comme consubstantiels à la réalité. [...] Aujourd'hui, la suppression de l'incertitude est toujours célébrée comme une victoire sur la nature humaine et sa variabilité."

“Interdisons les smartphones au restaurant”

ciaux et l'anxiété, la dépression, l'insomnie, le stress ou la prise de poids. Pour moi, il y a plusieurs aspects de la régulation que l'on pourrait emprunter au monde des cigarettes: les interdictions de publicité, la prohibition avant l'âge de seize ans, le bannissement dans certains endroits. Interdisons ainsi le smartphone au restaurant. Qu'ils restent au vestiaire avec les cigarettes et les manteaux. Vous savez que la sociologue des technologies Sherry Turkle a révélé l'impact qu'a la simple présence d'un téléphone sur la qualité des relations? Même lorsque l'écran est invisible, mais que le téléphone est dans le champ de vision, les personnes autour de la table pensent à ce qu'ils ont peut-être reçu. Cela altère grandement la relation interpersonnelle.

Les réseaux peuvent produire nos comportements, affirmez-vous. Comment?

L'objectif de ces dispositifs techniques est de “nous suivre à la trace pour nous devancer d'un pas”, soulignent Thomas Berns et Tyler Reigeluth, philosophes à l'ULB. Les modèles des algorithmes sont en effet davantage prescriptifs que descriptifs, et notre navigation en ligne est orientée et décidée avant même que nous en ayons conscience. Combien de fois avons-nous laissé filer une soirée en passant d'une vidéo proposée à une autre? Combien de fois avons-nous suivi Waze qui nous invitait à tourner à gauche alors que nous aurions spontanément

tourné à droite? Combien de fois avons-nous répondu à un mail ou à un message en cliquant sur les phrases proposées par l'application? On le fait parce que c'est facile, mais nous mettons du coup notre vie sous tutelle, nous nous laissons gouverner, nous nous engourdissons, nous renonçons à notre intimité. De nouveau, notre liberté externe est totale, mais en nous proposant des contenus plutôt que d'autres, la question est de savoir si les réseaux ne pilotent pas nos choix à des fins financières; “si le dispositif ne participe pas à produire certains comportements à notre insu”, s'interrogent les mêmes Thomas Berns et Tyler Reigeluth dans leur livre *Éthique de la communication et de l'information* (Éditions de l'Université de Bruxelles).

Selon plusieurs études que vous citez, l'écrasante majorité des internautes trouvent injuste la collecte des données telle qu'elle se pratique actuellement en ligne. Et pourtant, nous nous y soumettons. Les techniques des réseaux sont redoutables, mais qu'est-ce qui serait trop faible en nous?

Nous n'avons pas la moindre idée de ce qui se passe, de l'ampleur des données que nous livrons. Or, tout est une question de perception et les réseaux l'ont bien saisi: les bénéfices et les services qu'ils nous offrent sont perçus comme nettement supérieurs aux coûts liés à la négation de la vie privée et de notre autonomie. Lorsque nous sommes sur un réseau, deux biais nous affectent également: nous donnons

toujours la préférence à un gain de court terme plutôt qu'à un risque futur. Puis nous nous disons que, “foutus pour foutus”, comme nous avons déjà livré tant de données, il est trop tard pour changer. N'oublions pas non plus que beaucoup de philosophes ont montré à quel point la liberté n'est pas toujours confortable, qu'il est plus facile de se laisser guider dans nos choix, de demeurer dans les habitudes, les coutumes éprouvées et le conformisme social. J'ajouterais une chose: les réseaux sociaux font tout pour policer le monde, réduire les dilemmes, les situations incertaines et inconfortables (qui font pourtant partie de la vie). Bref, ils trouvent dans le consumérisme, le matérialisme, la jouissance et le confort individualiste qui se sont imposés depuis la sortie de la Seconde Guerre mondiale un terrain favorable à leur développement.

Comment en sortirions-nous?

Par l'éducation et la régulation politique bien entendu. Plus fondamentalement, je pense que l'on s'en sortira en réalisant que les dilemmes, les épreuves, les erreurs, l'errance, les efforts, notre vulnérabilité qui nous ouvre aux autres sont substantiels à la réalité et à nos vies. Que c'est en eux que notre humanité grandit. “Une vie de décisions fermes et de solutions rapides peut se révéler plus pauvre et superficielle qu'une vie de doutes et de contradictions”, écrit Yuval Noah Harari dans son best-seller *Homo Deus*.

[Alors que les techniques numériques placent tout sous contrôle et décident à notre place], “il faut à nouveau plaider pour un droit à sortir de ce cycle absurde qui semble nier le propre de notre nature humaine.”

“C'est parfois dans l'hésitation, dans le débat et dans la remise en question que l'homme s'élève à son digne rang d'Homo sapiens. C'est peut-être précisément cette errance qui est d'or.”

LE LIVRE



Liker sa servitude. Pourquoi acceptons-nous de nous soumettre au numérique?
Louis de Diesbach
FYP Éditions, 2023.
22 euros.